

**PRODUCTION ET INTERPRÉTATION DU SENS :
LA NOTION DE CONTEXTE
EST-ELLE OPÉRATOIRE ?**

Patrick SCHMOLL
CNRS UMR "LANDISCO"

La notion de contexte est familière aux linguistes qui traitent des questions du sens. Son omniprésence tient à la nécessité d'y avoir recours toutes les fois où il s'agit d'établir le sens d'un mot, d'une phrase ou d'un énoncé entier. Le sens de telle unité, dit-on couramment, dépend du contexte de son occurrence.

Cette omniprésence de fait contraste d'autant plus remarquablement avec la rareté des travaux qui traitent de la notion en tant que telle: ce n'est que depuis peu que cette dernière connaît une certaine vogue, liée au renouvellement des approches du sens, et notamment aux modélisations qui passent par la mise en jeu, non plus seulement de la langue comme système autonome, mais de mécanismes cognitifs sous-jacents.

Les approches sémantiques classiques évoquent la notion pour la considérer comme non indispensable à l'établissement du sens. En effet, l'objet d'étude étant au départ, et devant rester centralement, la langue comme ensemble de phénomènes stables, réguliers, indépendants des circonstances particulières qu'entraîne telle situation discursive ou de parole, il importe de dégager les processus qui permettent l'établissement d'un sens *en soi*, contenu dans la langue, indépendamment du contexte. Cette approche sémantique strictement linguistique se heurte dans la pratique à de nombreux problèmes et recourt alors au contexte comme à une

roue de secours : le contexte se présente comme un lieu où l'analyse vient puiser l'information qui manque pour établir le sens.

G. Kleiber (1994) a dressé un bilan des emplois de la notion de contexte en analyse sémantique classique. La définition de la notion n'est pas précise, elle englobe à la fois l'environnement linguistique immédiat, les connaissances communes supposées partagées et l'environnement extra-linguistique au sens large. On peut s'en passer, la phrase pouvant idéalement avoir un sens littéral, c'est-à-dire pouvant être interprétée sans recourir à un contexte (interprétation en contexte zéro). Quand il est fait appel au contexte, celui-ci est prédéterminé et donné au départ, donc statique, il se présente comme une sorte de bain dans lequel on plonge le sens littéral d'une phrase qui acquiert ainsi son univocité. On y a recours toutes les fois où on en a besoin, et ces occasions, situations de sous- ou de sur-détermination sémantique, sont dans la réalité nombreuses et multiformes. Cette multiplicité de situations conduit, de ce fait aussi, à ce qu'on ne fasse souvent qu'évoquer la notion sans en systématiser l'étude. Ce type de recours n'a finalement pas plus de consistance et de portée théorique que l'utilisation qui est faite du terme dans le langage courant, quand on se contente de dire que "ça dépend du contexte".

Pour la suite, nous retiendrons de ce type d'approche la définition de commodité qui en résulte: le contexte est ce dans quoi on va chercher le surplus d'information qui permet de construire le sens, quand le message considéré n'y suffit pas.

En fait, et puisque la notion de contexte est amenée par l'approche de la question du sens, il faut remarquer que cette notion est, d'une certaine façon, et logiquement, aussi dérangement pour l'approche classique que le fut à une certaine époque la question du sens lui-même : la linguistique classique est tentée par une approche formelle de la langue qui fasse l'économie de la question du sens des unités. Bolinger l'exprimait avec humour:

"Jusque vers 1965, cette question était constamment remise à plus tard. On vivait confortablement à l'intérieur d'un système formel, avec des terminaisons en *-èmes* et des structures de toutes sortes bien étiquetées et ordonnées, et aucun chahut n'était autorisé dans les lieux.

Le sens (...) est un compagnon qui a de mauvaises fréquentations. On peut difficilement l'inviter à la maison sans voir en même temps arriver l'un ou plusieurs de ses compagnons de beuverie. La technique était alors, soit de le laisser dehors, soit d'exiger de l'invité légitime un mot de passe et de claquer la porte immédiatement derrière lui, au risque, non nul, qu'il lui en coûtât un morceau de bras ou de jambe" (Bolinger, 1975, p. 221, c'est nous qui traduisons).

Bien entendu, la question du sens ne pouvait rester longtemps extérieure à l'approche de la langue, et du langage en général. Il était donc logique que la notion de contexte fût remise à l'avant de la scène dans le prolongement d'études pour lesquelles la question du sens est centrale. On pense notamment aux approches de la langue en situation par les sociolinguistes, ou aux essais de modélisation de la cognition par des équipes de recherche associant linguistes, psychologues et informaticiens.

Les conceptions classiques du sens se trouvant mises à mal par les approches nouvelles qui passent par des processus sociaux et psychologiques, la conception également classique du contexte se voit notamment opposée une approche cognitive, défendue sous des formes et des appellations diverses par P. Bosch (1985), D. Sperber & D. Wilson (1986), etc. Récemment, plusieurs travaux collectifs ont manifesté un regain d'intérêt pour la notion en tant que telle, notamment P. Auer & A. di Luzio (1992) et A. Duranti & C. Goodwin (1993).

Les contributeurs au présent recueil ont fait le point des réflexions sur cette notion. Rappelons-en l'essentiel, en vue de déterminer si elle présente un intérêt pour une théorie du sens ou si, en fait, elle n'est et ne reste que le produit des insuffisances d'une telle théorie.

1. Une typologie des contextes

1.1. Co-texte vs contexte extra-linguistique

Un petit tour par les dictionnaires (cf. D. Crévenat dans ce même ouvrage) révèle l'absence de définition unique de la notion. La plupart des dictionnaires envisagent au moins deux sens:

- d'une part le contexte comme "ensemble du texte qui entoure un élément de la langue (mot phrase, fragment d'un énoncé) et dont dépend son sens, sa valeur" (nous citons ici le *Robert* à titre d'exemple)
- d'autre part le contexte comme "ensemble des circonstances dans lesquelles s'insère un fait" (id.).

Cette distinction exprime d'emblée deux manières de concevoir le contexte : l'une qui reste proche du texte, au risque d'exclure de l'analyse sémantique des facteurs hors-texte qui contribuent pourtant à l'établissement du sens; l'autre qui est beaucoup plus extensive, sinon franchement globalisante au risque de ne pouvoir être opératoire. D'où la qualification respective des "con-textes" ainsi appréhendés en co-texte (contexte *stricto sensu*) et contexte extra-linguistique.

La structure du *co-texte* est essentiellement *linéaire*, exprimée dans des notions d'enchaînement, où l'accent est mis sur les relations entre les éléments d'un même niveau, homocatégories, et notamment les mots au sein de la phrase. Cette linéarité est liée au déroulement temporel du message verbal. Le sens de la phrase émerge au fur et à mesure de son déroulement, mais aussi conditionne par anticipation ce déroulement, on parle de contexte gauche et droite. Chaque mot éclaire le sens des autres dans la phrase dans une perspective diachronique en même temps qu'il est éclairé par ses liens avec d'autres dans le lexique dans une perspective synchronique, l'enchaînement se fait dans plusieurs sens et évoque l'idée de tissage (cf. l'étymologie du mot "texte").

La notion de co-texte est strictement cantonnée au niveau du texte, elle ne déborde pas sur les niveaux inférieurs (phonèmes) ou supérieurs (discours, situations globales), avec même un accent originel sur le texte *écrit* : elle table sur un primat de la langue, le sens étant contenu tout entier dans l'énoncé. Historiquement, et c'est bien ce dont rendent compte les dictionnaires, c'est cette définition du contexte qui est première : l'utilisation du mot *contexte* pour désigner le contexte extra-linguistique, ou contexte situationnel, est une extension de sens plus tardive. La

notion de contexte en approche sémantique classique est de ce fait liée à une conception du sens elle-même orientée par une conception de la langue réduite à la langue écrite. On peut même préciser : à la langue écrite littéraire, car cette conception restrictive permet une approche par le traitement de corpus de textes écrits, qui sont souvent des textes d'auteurs littéraires.

La notion de contexte extra-linguistique ou contexte situationnel est beaucoup plus large, on peut y faire entrer toutes les circonstances qui permettent l'établissement du sens. Alors que le précédent a une structure linéaire, celui-ci est essentiellement *iconique*: il fait appel à ce qui est perçu de l'environnement du message, notamment ce qui est entendu, mais surtout ce qui est vu. Entrent dans le contexte des éléments plus ou moins proches du texte, tels que l'intonation, les gestes, mimiques qui viennent préciser le sens de telle phrase, voire de tel mot, et la situation d'interlocution au sens large, voire l'environnement et les connaissances communes des locuteurs.

La structure iconique se reconnaît dans le fait que le contexte est ici conçu comme *englobant*, entretenant avec les unités dont il contribue à préciser le sens des relations de contenant à contenu, entre des éléments qui ne sont plus homocatégoriels mais de niveaux différents. Il rend compte du fait que le mot lui-même est un mot relationnel : on parle toujours de "contexte de" quelque chose. L'englobement prend ainsi la forme de couches concentriques : le mot est le contexte du phonème, la phrase est le contexte du mot, la prosodie celui de la phrase, le discours celui de l'énoncé, etc.

En linguistique, cette opposition recouvre la division classique de la majeure partie des expressions incomplètes (celles dont le sens nécessite un contexte) en anaphoriques (en fait endophoriques) (par ex. dans *Paul est parti. Il était fatigué*, le sens de *Il* est donné par un mot antécédant dans le texte même, contexte linéaire), et déictiques (par ex. *Ce chien est malade*, où le sens de *ce* n'est donné qu'avec l'appui d'un geste de désignation vers un élément du contexte situationnel, un chien présent dans l'environnement des locuteurs).

Le contexte extra-linguistique ou situationnel est une notion plus gênante que le co-texte parce qu'il est plus difficile à manipuler par le linguiste:

- Les couches concentriques de contextes obéissent chacune à leurs lois propres, relevant de disciplines distinctes, voire cloisonnées: de la phonologie et de la morphologie, en passant par la syntaxe, jusqu'à la stylistique, l'analyse de contenu, etc.
- Plus les couches sont extérieures, plus les unités envisagées sont grandes : énoncés, discours, culture, etc. et constituent des agrégats dont l'étude est complexe.

Alors que le contexte linéaire, surtout dans l'écrit, peut être approché avec un formalisme satisfaisant, qui convient bien à l'analyse sémantique classique, le contexte situationnel exprime l'idée d'un sens qui baigne dans le geste, qui n'est pas détaché du corps, et donc du sujet qui parle. On pourrait dire, avec un jeu de mots, qui n'en est pas "désentaché", tellement l'approche textuelle apparaît comme idéalement pure et désincarnée. Le contexte situationnel est nettement plus difficile à saisir, ainsi que le montrent les travaux de recherche qui s'y essaient à grands renforts d'enregistrements audio et vidéo : la description d'une séquence d'interlocution de quelques secondes devient facilement démesurée.

Remarquons enfin que le co-texte tend à préciser le sens de l'unité envisagée (généralement le mot ou la phrase), alors que le contexte extra-linguistique prête au contraire à une démultiplication des sens possibles. Cette caractéristique achève de faire de ce dernier une horreur pour le linguiste, notamment le linguiste classique. En effet, il permet l'utilisation de plusieurs canaux d'émission et de réception de messages, et par conséquent l'émission dans le même temps de messages multiples qui peuvent se renforcer, s'infléchir ou s'annuler mutuellement. Le dualisme, notamment, entre les messages *verbaux* et *non-verbaux* est désormais bien repéré, le mot ou la phrase pouvant être appuyé, nuancé ou contredit par une intonation ou un geste.

L'Ecole de Palo Alto (P. Watzlavick & al., 1967) a popularisé dans le public des professionnels de la communication les effets paradoxaux, parfois pathogènes, dans les groupes, les familles et les organisations, de ces productions de messages simultanés.

1.2. Contexte virtuel vs contexte pertinent

L'extension de la notion de contexte à travers le contexte situationnel fait que, virtuellement, tout dans l'environnement peut faire partie du contexte. Il y a donc là un risque de rendre la notion non opératoire, parce que trop puissante. Il apparaît que les interlocuteurs ne font qu'utiliser ce contexte virtuel pour y puiser ce qui leur est nécessaire à l'établissement du sens. D'où la nécessité de distinguer entre le contexte virtuel et le contexte effectivement retenu, ou pertinent.

Le contexte situationnel présente donc au moins deux aspects distincts: 1/ l'environnement réel, proche et lointain des locuteurs, en fait tout ce qui n'est pas le message proprement dit et notamment le message verbal, et qui constitue un contexte *objectif* et *statique*; et 2/ un contexte *subjectif* et *dynamique*, le fait que tout n'est pas pertinent dans ce contexte réel, que les locuteurs vont y sélectionner ce qui leur est nécessaire en fonction de l'organisation des représentations que les locuteurs ont de l'environnement (cf. la contribution de C. Kerbrat-Orecchioni dans ce même ouvrage).

Ces représentations sont plus ou moins partagées. La notion de *prototype* (Kleiber, 1990) permet de formaliser l'organisation de ces représentations communes sur lesquelles s'appuie la construction du sens. Dans les constructions anaphoriques du type désormais classique *Nous sommes entrés dans un village. La mairie était située sur la place*, l'utilisation de termes en *Le N* présente des éléments nouveaux, non cités antérieurement dans le texte (*La mairie, la place*) comme déjà connus. La construction est rendue possible par un recours au contexte constitué par les représentations communes que les locuteurs ont du *village*. *Village* fait partie du co-texte de *mairie* et de *place* et active la repré-

sentation prototypique qui veut qu'un village ait généralement une place, une mairie, une église, etc. ce qui autorise à parler d'emblée de *la* place, de *la* mairie. même si les termes n'ont pas été antérieurement cités dans le texte.

Ces représentations prototypiques sont d'autant plus partagées qu'on se situe sur des couches centrales du contexte, dans le domaine du mot ou de la phrase, et elles le sont de moins en moins au fur et à mesure qu'on s'éloigne vers les couches périphériques, celles de l'énoncé entier, du discours, etc., où le partage des représentations communes n'est plus tout-à-fait assuré par des prototypes.

Le contexte pertinent, n'étant pas dans la réalité mais dans la tête des interlocuteurs, suppose une mémoire qui organise les représentations. Ce sont ces représentations dont la structuration est langagière mais aussi largement iconique, ainsi que l'indique la prégnance d'un mode de leur organisation par emboîtement de "parties" dans des "tout" (*mairie, place, église*, etc. sont des parties du tout constitué par *village*)

En fait, il semble que le contexte s'organise par analogie au fonctionnement de la mémoire : le contexte linéaire fait appel à la mémoire à court terme, la phonétique fait appel à la mémoire immédiate du son et ne garde en fait pas la mémoire de son contexte. Plus le contexte suppose de faire appel à des éléments éloignés du texte même, prototypes culturels, discours, plus il suppose une mémoire à long terme qui organise les éléments en les hiérarchisant, les plus globalisants étant les plus stables, avec une prégnance du visuel, d'où la notion d'emboîtement.

Par ailleurs, plus on va vers le micro-contexte, plus on approche d'unités dont le sens intrinsèque est moindre, et, à la limite, au niveau infra-segmental, celui des phonèmes, où les unités sont non-sémantiques, plus le contexte est facile à manipuler comme une donnée objective. Plus on s'en éloigne en passant au macro-contexte, plus les unités sémantiques sont grandes, plus le subjectif est présent, plus le décalage entre les éléments objectifs et subjectifs est patent, plus est patent l'écart entre le contexte vir-

tuel et le contexte pertinent. Les interlocuteurs, le sujet de l'énonciation sont évidemment moins présents dans le micro-contexte.

Une autre manière de l'exprimer est de dire que la notion de contenant, donc de couches concentriques, concerne des couches de contextes qui sont tous virtuels, et que le seul véritablement pertinent est la couche externe qui les englobe toutes, c'est-à-dire la situation d'interlocution elle-même, ce que les locuteurs recherchent dans ce qu'ils veulent dire et acceptent d'entendre. En définitive, *le contexte de l'énoncé, c'est le sujet de l'énonciation*. Ce contexte pertinent a un effet transversal à travers les couches de contextes objectifs pour établir le sens.

Le contexte pertinent est donc à la fois ce qu'il y a de plus stable dans le contexte, ce qui est toujours là, dans la mémoire, même si les données objectives varient, mais comme c'est ce qu'il y a dans la tête des locuteurs, c'est en même temps ce qui est le plus inaccessible.

Dans cette acception, le contexte devient un objet d'étude fuyant, qui se déplace avec le point de focalisation : il est toujours le fond de l'objet étudié et pas l'objet lui-même. Quand on se concentre sur le contexte du mot, on doit envisager la phrase, dont le sens à son tour ne s'éclaire qu'en considérant l'ensemble de l'énoncé, les gestes qui l'accompagnent, etc. En définitive, le sens semble être présent dans tout, diffus dans l'ensemble de la situation d'énonciation.

Dans une figuration par cercles concentriques, le seul contexte commun à tous les plans étudiés, la couche la plus externe, qui contient toutes les autres et sur laquelle vient buter ou échouer cette fuite en avant, c'est la situation d'énonciation elle-même, en général les interlocuteurs avec ce qu'ils veulent dire et entendre : c'est à la fois l'origine et la fin de l'énoncé, et c'est ce qui en est le plus éloigné ou le plus absent, n'étant représenté, quand c'est le cas (et c'est loin de l'être toujours, ni même le plus fréquemment), que par les pronoms Je et Tu.

2. Approche par la question du sens

La notion de contexte se présente comme essentielle pour la construction du sens. Mais on ne peut l'approcher qu'à condition de revenir sur ce que l'on entend par sens.

De même que la notion était évacuée lorsqu'on évacuait la question du sens, de même, la manière de traiter le contexte dépend de la conception qu'on a de la signification. La conception bouche-trou du contexte procède d'une appréhension objective du sens, lequel est contenu dans le texte. La mise en avant du contexte comme notion centrale dans la constitution du sens, passe par une conception de celui-ci comme contenu en partie dans la tête des interlocuteurs et non seulement dans la langue; soit une conception cognitive ou psychologique du sens. Ce point de vue rejoint la distinction soulignée par I. Fenoglio (dans ce même ouvrage) entre la *signification* (contenue dans les mots) et le *sens* (ce que le sujet cherche à dire)

Il est important de souligner jusqu'où peut aller une telle différence de conception pour en évaluer la portée sur l'approche de la notion de contexte.

2.1. Pour une définition pragmatique du sens

On ne peut pas proposer ici un exposé de fond sur la nature du sens, qui serait l'objet d'un autre travail. Mais la remise à l'avant de la notion de contexte indique une évolution de la conception du sens dont on peut souligner à grands traits les caractéristiques. Si le sens n'est pas seul contenu dans le texte, c'est qu'il est contenu dans la situation de communication elle-même et plus précisément dans l'enjeu de la communication, ce que les interlocuteurs recherchent dans ce qu'il veulent dire et entendre, en fonction, pour rester vague, de ce qu'ils ont dans la tête.

Cette approche fait au minimum appel à l'existence d'une interface entre les messages émis et reçus, soit de mémoires, celle de l'énonciateur et celle d'un éventuel interlocuteur, dans lesquelles sont stockées des informations en fonction desquelles sont

traités ces messages.

Mais, plus avant, c'est *l'enjeu* qui donne son sens aux messages, le fait que les représentations qu'ils suscitent aient un contenu qualitatif, mais aussi quantitatif, affectif, une charge émotionnelle, provoquent de la satisfaction ou de la tension, ou déclenchent chez l'autre une attitude ou un comportement recherchés par l'énonciateur pour la satisfaction qu'il lui procure. En d'autres termes, le sens est établi, repérable éventuellement par un observateur extérieur, s'il provoque une réaction chez l'interlocuteur, ne serait-ce que les signaux de rétroaction minimaux : dilatation de la pupille, mouvement de la tête, borborygme approbateur ou dubitatif, etc., qui manifestent qu'il écoute et qui ponctuent la phrase en signalant que le message a été reçu et compris.

Cette réaction de l'interlocuteur qui signale que le sens a été atteint se présente comme la manifestation chez lui d'une sorte d'insight (que les dessinateurs de BD ont bien visualisé sous la forme de la petite ampoule qui s'allume au dessus du personnage). Il y a là un aspect gestaltiste de la constitution du sens. Le sens se construit comme une "bonne forme", soit l'organisation des éléments au sein d'un système jusqu'à un point critique où la forme va émerger par une sorte de saut.

2.2. Sens commun vs sens pour soi

D'emblée, cette définition du sens comme contenu dans la communication pose que dans la situation-type de deux interlocuteurs, le même message objectif n'a pas le même sens pour l'énonciateur et pour son interlocuteur. A la conception d'un sens commun, qui est un sens *en soi* contenu dans la langue, s'ajoute, ou se substitue, ou s'oppose une conception d'un sens *pour soi*, c'est-à-dire du sens pour chaque locuteur.

Plutôt que substitution, il y a ajout et antagonisme. On ne peut évacuer l'existence d'un sens commun, dont l'absence mettrait en cause la possibilité même d'une communication. Si le sens commun n'était qu'une fiction, la communication ne serait qu'un dialogue de sourds. Et même s'il est souvent vrai qu'elle l'est, rai-

son pour laquelle elle implique des phénomènes désormais connus, — ne serait-ce que le fait qu'il faut beaucoup parler pour être entendu —, l'idée d'une incommunicabilité complète est quelque chose qui heurte... précisément le sens commun. La communication tient par une tension entre deux pôles : l'irréductibilité du sens à la langue, qui fait que les interlocuteurs sont constamment en train de reprendre ce qu'ils ont dit, de vérifier s'ils ont compris et ont été compris (sinon on ne parlerait pas autant, avec autant de gestes) et la réalité de la langue, et donc l'existence dans la langue d'indices suffisamment convaincants qui permettent de nourrir l'espoir qu'un sens commun existe, sinon chacun se tairait (ce qui arrive parfois, quand le locuteur a l'impression que les mots sont "vides de sens").¹

La portée de la différence est importante pour l'approche du contexte. L'approche par le sens commun revient à dire qu'il y a dans la langue suffisamment d'éléments pour établir le sens. Le contexte est approché quand le message ne suffit pas, mais on suppose qu'il est aussi commun aux locuteurs et accessible à l'observation : on retombe sur la notion d'un contexte objectif. On doit postuler la possibilité d'analyser le contexte, et donc l'établissement du sens, à travers un appareillage objectif.

L'approche par le sens pour soi répond à l'observation courante de situations d'ambiguïté qui signalent que l'échange de message laisse constamment des restes pour l'interprétation. Mais elle pose de sérieux problèmes de méthode.

2.3. Contexte énonciatif vs contexte interprétatif

La notion d'un sens pour soi ne fait qu'accentuer la différence entre contexte objectif, virtuel, qui serait celui d'une appro-

-
1. Le monologue constitue un cas de figure particulier dans lequel l'énonciateur objectif se parle à soi-même ou à un autre figuré. Ce type de situation met en valeur la notion d'un sens qui est d'abord un sens pour soi. Les cas de l'écrit ou du discours politique, dont les destinataires n'ont pas la possibilité de rétroagir, illustrent des situations où l'énonciateur fait entrer son ou ses interlocuteurs dans le sens de son énoncé, et où la notion d'enjeu est encore plus saillante, comme on le verra plus loin.

che du sens commun, et contexte pertinent, en précisant qu'à partir du moment où on s'intéresse à ce dernier, on doit en même temps distinguer du contexte *de qui*. Le contexte est en effet différent pour le producteur et pour l'interprétant, lié au temps respectif de la production et de la réception : le locuteur a en tête plus que ce qu'il émet, il ne dit pas tout; et de ce qu'il émet, le récepteur n'entendra pas tout et interprétera.

Le problème est alors que, si le contexte pertinent est contenu dans la tête des locuteurs, il devient difficile de l'objectiver. On ne le peut qu'à travers les messages, qui correspondent aux mots que les locuteurs sélectionnent pour exprimer leur version du sens. En d'autres termes, on doit faire l'hypothèse supplémentaire que l'énoncé comporte des indications sur le contexte pertinent du locuteur, donc sur les informations qu'il a décidé de sélectionner comme pertinentes dans le contexte objectif, étendu, et qu'il signale à son interlocuteur ce que lui-même doit sélectionner pour en faire son contexte interprétatif. En retour, le destinataire va décider (consciemment ou non) s'il accepte ces instructions ou s'il interprète le message différemment, en fonction notamment d'autres possibilités de recours qui lui sont permises au contexte étendu et qui vont dessiner son contexte interprétatif. On peut alors parler de *contextualisation*.

3. La contextualisation : production et interprétation du sens

La notion de contextualisation est avancée par J. Gumperz et son épouse à partir des années 1976 pour désigner toute activité dont les participants sélectionne, maintiennent, modifient, suppriment tout aspect du contexte qui, en retour, concourt à l'interprétation d'un énoncé dans le lieu particulier de son occurrence (cf. P. Auer & A. di Luzio, 1992, p. 4; voir aussi la contribution de C. Delhay dans ce même ouvrage). P. Auer (id.) donne l'exemple du livret d'un opéra, dont la lecture textuelle de telle phrase appellera une interprétation littérale, qui va être modifiée quand on l'entendra chantée car la mise en musique suggère une note ironique. De même, les locuteurs émettent des indices de contextualisation pour signaler une rupture par rapport à ce qui précède, un saut, un contraste, une annulation de la signification normale

(c'est-à-dire littérale, celle qui serait admise hors contexte) : un balancement du corps qui s'arrête pour signaler qu'on change de ton, une intonation qui assouplit un énoncé impératif pour le transformer d'ordre en demande.

La théorie de la contextualisation suivant Gumperz reste centrée sur le contexte objectif : il y a des messages qui peuvent être objectivés et des échanges d'indices contextuels qui sont supposés activer des connaissances partagées. Un appareillage important vise à recenser les indices en question, ce qui conduit à se focaliser sur la production des énoncés et des indices contextuels, et, en fait, à prendre pour *le* contexte pertinent ce qui, d'un point de vue interactif n'est que le contexte *énonciatif*. De fait, le contexte *interprétatif*, celui construit par le destinataire, échappe en partie à l'observation puisqu'il reste dans la tête de ce dernier. Rigoureusement, il y a cependant lieu de distinguer les deux car ils sont non seulement différents, — parce que sur un même message ils sont construits par deux interlocuteurs différents —, mais aussi parce que les deux processus ne sont pas identiques, n'ont pas les mêmes enjeux. Dans le deuxième cas, on peut presque parler de "décontextualisation".

3.1. Du côté de l'énonciateur: recours au sens commun pour être compris et fermeture du contexte

A la suite de Gumperz, on peut poser que le locuteur émet des indices de contextualisation qui orientent le sens de son message. L'approche reprend, à bien des égards, celles déjà mentionnées sur l'utilisation dans la communication de plusieurs canaux d'émission des messages, verbaux et non verbaux, qui se renforcent, se modulent ou s'annulent mutuellement.

Dans une conception dynamique du contexte qui se construit et opère dans le cours même de l'énonciation et de l'interprétation, si l'énonciateur sélectionne dans le contexte virtuel ce qui lui est nécessaire pour orienter son message de façon à s'assurer les chances maximales d'être compris, c'est que le message lui-même comporte des informations qui créent le contexte énonciatif dans le cours même de l'énoncé (il y a donc là une dimension

temporelle de l'intervention du contexte, dont traite la contribution de M. Charolles dans ce même ouvrage).

Pour se faire une idée de la manière dont l'énoncé peut produire des opérateurs qui construisent le contexte de leur interprétation, on peut reprendre l'exemple du déroulement d'une phrase, proposé par M. Riegel dans son intervention au Colloque de Strasbourg (non publiée dans ce recueil). Dans une phrase du type *Des chats noirs jouaient sur le tapis*, chaque étape de l'audition ou de la lecture fournit des indices qui orientent la signification : l'initiale *D-*, allomorphe de l'article indéfini, commande de construire plusieurs occurrences non autrement déterminées du concept associé au reste du sujet nominal *Des chats noirs*; le morphème du pluriel *-es* commande d'associer la pluralité aux occurrences en question; l'utilisation de l'imparfait situe l'événement dans un intervalle temporel antérieur à l'énonciation de la phrase et dans une situation accessible contextuellement dont il constitue une composante (Quand je suis entré dans la pièce, ...); etc. Le sens phrastique n'a pas de valeur communicationnelle en lui-même, il active des savoirs supposés mutuellement partagés sur le contexte objectif, pour en faire un contexte pertinent qui va réaliser le sens énonciatif.

Pour s'assurer les chances maximales de succès de la communication, on peut supposer que l'énonciateur a tendance à utiliser au maximum le sens littéral qui fait appel au contexte par défaut, à savoir les représentations prototypiques supposées partagées par tous les locuteurs d'une même langue. Toutes les fois où il resserrera le contexte, ce sera vers des prototypes communs à un groupe plus restreint, ayant en commun une même culture, une même idéologie, une même appartenance, un même lieu, qui imposeront au destinataire un certain nombre de comportements ou d'attitudes attendues normalement de lui dans le système d'échanges et de rôles propres à cette communauté, faute de quoi il serait considéré comme original ou "idiot" au sens étymologique.

Il résulte de ceci que l'activation des indices contextuels par l'énonciateur place de force son interlocuteur dans la supposition de connaissances partagées, et l'y enferme : "vous m'avez

compris". Il y a là un effet de fermeture de la contextualisation sur un sens voulu par l'énonciateur.

Le processus est particulièrement patent lorsqu'on passe à des unités plus grandes que la phrase, à savoir l'énoncé. D. Mainguenu le met en évidence à propos d'un certain type d'énoncés : les discours politiques, philosophiques ou religieux (cf. sa contribution dans ce même ouvrage). Bien qu'adressés à un auditeur virtuel ou à un auditoire, ces discours ont l'avantage pour l'étude d'être des énoncés monologiques, dans lesquels la contextualisation vise l'établissement d'une définition autosuffisante du texte, d'une complétude du sens de ce dernier. L'impossibilité matérielle pour les destinataires de répondre ne fait que renforcer l'enjeu du texte, qui est justement de ne pas les laisser parler, mais de les faire participer au sens qu'il produit, de les faire adhérer aux propositions qu'il énonce.

Suivant la formule de D. Mainguenu, la contextualisation fonctionne comme une scénographie. Le discours, les mots choisis, certes appuyés par la gestuelle, l'intonation, mais déjà opérant en tant que tels, créent ensemble un contexte dont la première pièce est de définir la triangulation je-tu-il: moi qui vous parle, vous mon auditoire, et les "autres". De même qu'un énoncé docte crée par lui-même un positionnement des interlocuteurs dans des rôles maître-élève (que le destinataire accepte ou n'accepte pas), le discours politique crée des rôles : le texte légitime l'auditoire, qui à son tour va attendre que le locuteur soit l'homme qu'ils sont censés attendre. Le discours crée ainsi l'identité du locuteur, et de ce fait légitime ce qu'il dit, puisque les paroles prononcées sont celles qu'il faut dire dans le contexte qu'elles produisent. Le discours construit ainsi sa propre pérennité, généralement par effacement du sujet de l'énonciation derrière son rôle présenté comme mission. Le *je* est fréquemment absent : l'homme politique ne dira pas explicitement qu'il est un patriote; c'est l'énoncé, et plus encore les formes de l'énonciation, qui vont le constituer comme tel. (On verra plus loin que c'est de la même manière qu'un discours scientifique peut produire un contexte qui lui est propre).

Cette fermeture du contexte n'implique d'ailleurs pas que le sens sur lequel il se referme soit univoque. Les théoriciens de la communication ont montré que l'utilisation de plusieurs canaux, verbaux et non verbaux, par un locuteur lui permettait de dire quelque chose tout en l'annulant, et en imposant à l'interlocuteur d'accepter les deux sens à la fois, c'est-à-dire la contradiction ou le paradoxe. Les effets, dans certains cas pathogènes, de ces situations de communication ne font qu'éclairer que ces dernières ont toujours un enjeu, en l'occurrence d'obtenir de l'autre la satisfaction de ses besoins, y compris quand ces besoins sont contradictoires et impossibles à réaliser : les contradictions dans le message ne font qu'exprimer les contradictions entre les besoins qu'on cherche à satisfaire. C'est cet enjeu qui est le contexte ultime qui constitue le sens de l'interlocution.

3.2. Du côté du destinataire: ouverture du contexte pour ne pas être capturé dans le sens imposé

L'un des problèmes d'une approche objective de la contextualisation est qu'elle se focalise sur les énoncés, puisque ce sont les seuls observables, alors que du côté de l'interprétation par l'interlocuteur, il est difficile de savoir ce qui se passe dans la tête de ce dernier. Pourtant, l'approche dynamique du processus devrait amener à faire au moins des hypothèses sur le contexte interprétatif.

L'enjeu de la communication indique que si le destinataire veut faire entendre ses propres besoins, et donc énoncer à son tour, il lui faut d'abord se dégager du contexte imposé par l'énonciateur à son interprétation. Un certain nombre de phénomènes indiquent que le contexte sert à préciser le sens mais que dans certains cas il permet précisément d'en maintenir l'ambiguïté.

La caricature, l'imitation satyrique des hommes politiques, exprime cette possibilité en "épinglant" des fragments du texte du discours politique qu'elles reproduisent en modifiant radicalement le contexte. Plus communément, dans l'interlocution quotidienne, cette possibilité est exprimée par le mot d'esprit, qui consiste souvent à ré-ouvrir un contexte qu'une remarque, par sa banalité

même, avait refermé sur la situation prototypique.

Bolinger cite l'exemple d'une remarque que quelqu'un adressait à Groucho Marx : *Ce doit être dur de perdre sa femme*, à laquelle ce dernier rétorque : *Oui, c'est presque impossible*. (*It must be tough to lose a wife. Yes, it's practically impossible*) (Bolinger, 1975, p. 202).

La première phrase produit d'elle-même un contexte par défaut activé par l'association des mots *dur*, *perdre* et *femme*, éventuellement renforcé par le ton sympathisant du locuteur. La réponse de Groucho Marx est en soi un refus de rentrer dans le jeu de cette contextualisation. Elle a pour double effet, d'une part de souligner l'ambiguïté possible des mots utilisés (*dur* au sens de *difficile à réaliser* au lieu du sens de *difficile à vivre*; *perdre* au sens d'*égarer*, au lieu du sens d'*être privé de*), d'autre part de lever l'ambiguïté aussitôt qu'ouverte en refermant à son tour la phrase sur un sens différent par l'utilisation d'un mot (*impossible*) qui n'est compatible qu'avec un des deux sens de *dur*: c'est impossible à réaliser.

On voit que l'interprétation fait appel au contexte de manière différente, en ouvrant plusieurs possibilités de sélection d'un contexte pertinent parmi les éléments du contexte virtuel, plutôt que de se laisser enfermer dans une seule signification. C'est en ce sens qu'on peut presque parler de dé-contextualisation.

A partir de là naît le dialogue, qui va consister pour le destinataire à devenir à son tour énonciateur et à produire ses propres indices de contextualisation, c'est-à-dire à faire entrer le locuteur précédent dans le contexte que lui-même aura sélectionné comme pertinent.

3.3. Un exemple de production contextuelle particulière : l'expert comme interprète

Ce mode d'approche du contexte a une portée épistémologique que je voudrais souligner pour terminer. Pour le psychologue, le sociologue, le linguiste, ou généralement le spécialiste des

sciences humaines qui est appelé à travailler sur des unités langagières de grande taille telles que les énoncés, l'approche révèle un intérêt tout particulier, qui est de pointer la place du scientifique, de l'expert, comme interprète et producteur de texte.

Le scientifique dans les sciences humaines produit du texte, lui aussi, à partir de l'interprétation d'autres textes. Il produit donc du sens à partir de textes qu'il met en relation et dont il doit arrêter le sens. Si l'interprétation et la production sont permises par la sélection dans le contexte virtuel, de ce qui est nécessaire pour comprendre les messages reçus et produire une transcription, on comprend que l'implication de l'expert dans l'expertise n'est pas innocente. Le travail sur des fragments d'énoncés réels, sur des lapsus, etc., notamment dans les études cliniques en psychologie et en psychanalyse, pose fondamentalement ce problème. L'approche dynamique des processus de contextualisation permet de bien distinguer ce que doit être le contexte de l'expertise :

a/ Nature de la situation d'expertise

Il s'agit, non plus d'une situation structurellement à deux (un locuteur et son destinataire), mais à trois: le locuteur, son destinataire et un observateur; or, cette situation est souvent compliquée (en même temps qu'elle est masquée et que la complication échappe) par le fait que l'observateur est tout à la fois, dans les situations d'entretien, observateur et interlocuteur.

b/ Etablissement du sens

L'expert est à la fois celui qui va, à un moment donné, proposer une interprétation des énoncés échangés, qui par nature devrait être une ouverture sur tous les contextes possibles permettant les interprétations de ces énoncés; et produire un texte qui par nature referme sur un sens, qui est celui de la théorie explicative envisagée, qui conduit à sélectionner parmi les possibilités ouvertes, celles qui sont retenues comme pertinentes pour la théorie.

On voit que les glissements sont faciles si l'expert oublie les données du contexte objectif de l'expertise :

- soit qu'il oublie le caractère triangulaire de la situation, en faisant comme si lui-même n'existait pas et comme si le sens des énoncés résidait en eux-mêmes alors qu'il contribue à le fixer, — ce qui ne distingue plus alors le texte scientifique du texte littéraire, qui met en scène des interlocuteurs alors que l'auteur est absent;
- soit qu'il oublie les deux temps de l'interprétation et de la production, en réduisant la première à la seconde, ce qui ne différencie plus alors le texte scientifique d'un texte idéologique dans lequel l'interprétation est ramenée à un seul sens.

Conclusions

On voit que le contexte, d'un certain point de vue, se présente, non plus comme un bouche-trou interprétatif, mais comme un facteur décisif dans le processus d'interprétation de toute forme verbale, pendant le processus et pour chaque processus.

Le premier résultat en est qu'il n'y a pas de sens littéral d'une phrase. Le cas, notamment, des phrases dites hors-contexte qui sont employées dans le raisonnement linguistique (notamment dans les exempliers) reçoivent un jugement d'acceptabilité en fonction de connaissances présumées communément partagées par les locuteurs d'une langue : elles sont donc interprétées en fonction d'un contexte "par défaut", qui est une situation stéréo-ou prototypique.

D'un autre point de vue, pourtant, la notion de contexte reste fragile, sa pertinence n'est pas établie. Car, si l'on reprend la question de l'établissement du sens à partir de l'enjeu de la situation d'interlocution, les mêmes choses que plus haut peuvent être dites en se passant de cette notion. Le contexte demeure une notion à laquelle il est fait appel quand le sens ne roule pas tout seul. Son existence apparaît soudain, comme dans la réponse de Groucho Marx, quand il y a une rupture dans la continuité d'un sens attendu, c'est-à-dire du sens commun. Il est là quand le sujet veut

dire autre chose, qui appelle d'autres référents que ceux immédiatement disponibles. La question reste donc ouverte : le contexte a-t-il réellement une existence où n'est-il qu'une manière de réintroduire la dimension du sujet de l'énonciation sans le nommer, c'est-à-dire en continuant à le laisser en dehors du coup?

BIBLIOGRAPHIE

- AUER P. & di LUZIO A. (eds.) (1992), *The contextualization of language*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins
- BOLINGER D. (1968, 2^{de} ed. 1975), *Aspects of language*, New-York-Chicago-SanFrancisco-Atlanta, Harcourt Brace Jovanovich.
- BOSCH P. (1985), Kontexte, Stereotype und Bedeutungskonstitution, in RIEGER B. (ed.), *Dynamik in der Bedeutungskonstitution*, Hamburg, Helmut Buske Verlag, pp. 143-162.
- DIJK (van) T. A. (1977), *Text and Context*, Londres-New York, Longman.
- DURANTI A. & GOODWIN Ch. (1992), *Rethinking Context*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1990), *Les interactions verbales*, t. 1, Paris, A. Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1992), *Les interactions verbales*, t. 2, Paris, A. Colin.
- KLEIBER G. (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- KLEIBER G. (1994), Contexte, interprétation et mémoire: approche standard vs approche cognitive, *Langue Française*, 103, pp. 9-22.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986, Ed. fr. 1989), *La pertinence*, Paris, Minuit.
- WATZLAWICK P., HELMICK BEAVIN J. & JACKSON D.D. (1967, Ed. fr. 1972), *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.